

Amorce



En atelier, les participants ont étudié l'intrigue, ses étapes et ce qu'il est possible d'y insérer. Puis ils ont brouillonné ce qui est susceptible de devenir les premières lignes de leurs nouvelles dans le recueil collectif...

Beaucoup de chemin encore. La seule certitude : l'objectif est de boucler le recueil en mars 2026 !

La louve

Ce soir, la forêt a retrouvé son calme. Mais pas sa sérénité. Il faudra un peu plus de temps.

Elle était douce, cette forêt, avec tous les animaux qu'elle abritait. Même ceux qui vivaient avant dans les prairies y avaient trouvé refuge.

C'était tellement magique de suivre les sentiers tracés par les animaux, de se perdre dans les fourrés et les ronces défensives. Désorientée. Perdue. Retrouvée.

C'était si bon de respirer le parfum de l'humus et des fleurs sauvages pleines de ressources désormais oubliées, d'observer les rochers couverts de mousse, formant des petites forêts miniatures, abritant toute une faune minuscule, de se questionner sur les champignons terribles ou délicieux et de se sentir faire partie de ce monde, du vrai monde.

Et les arbres. Les vieux arbres qui inspirent le respect d'avoir traversé tempêtes, sécheresses et inondations. Et tous les petits qui poussent tout joyeux et innocents, comme tous les petits de toutes les espèces. Tous solidaires et accueillants. Et au cœur de la forêt, le grand prince. Un grand hêtre ou oserai-je dire un grand être.

Avant-hier, il y a eu des bruits assourdissants de tronçonneuses et d'engins trop efficaces, qui opèrent des coupes rases en un temps record. Le son des arbres tombant au sol a fait trembler la terre et des parties de la forêt ont été défigurées. Beaucoup d'animaux ont perdu leurs territoires.

Et aujourd'hui, c'est la battue. Toute la journée, ont résonné des braillements de chasseurs se croyant dans leur bon droit, des coups de feu d'une portée beaucoup trop grande et des cors de chasse qui clai-ronnent : « On en a tué un ».

Ce soir, le calme est revenu, mais dans la forêt, tout le monde est choqué.

Méfiant, les animaux encore vivants sortent de leurs cachettes et le grand hêtre entouré de ses pairs tremble encore.

La forêt n'est plus un endroit sûr.

Véronique

Le petit Tom

Dans la forêt, fort lointaine et bien touffue, de grands hêtres voisinent avec les chênes, les bouleaux et des sapins gracieux avec leurs pommes de pin. Toutes les espèces d'arbres y sont représentées. Là-bas vivent de nombreux animaux.

Un jour, Tom s'y promenait. Il était songeur, il traînait sa tête entre les jambes. Il remarqua à peine le grand cerf admirable avec ses longs bois, ainsi que la biche aux yeux en amande. Il ne les voyait presque jamais, parce que ces animaux lui semblaient gigantesques ; tous le dépassaient de dix têtes ou plus.

Le petit garçon était haut comme trois pommes malgré ses 8 ans ; il aurait bien aimé grandir, mais rien à faire ! Il avait beau essayer la soupe de sa grand-mère mais cela ne fonctionnait pas. Il a tenté les échasses, trop compliqué il ne faisait que tomber.

Soudain, en se promenant, Tom rencontra une sorcière qui lui proposa une potion magique qu'il devait prendre 3 fois par jour pendant une semaine.

Cette potion contenait de la bave d'escargot, une patte de grenouille et enfin une écaille de tortue qu'il fallait faire macérer pendant toute une nuit.

Le petit bonhomme était sceptique, pourtant il était décidé à boire ce nectar.

Dès le lendemain il commença à s'abreuver de cette tambouille.

Au bout d'une semaine rien ne s'était passé il avait seulement mal au ventre, il avait attrapé une gastro.

Il ne distinguait jamais le haut du ciel.

Mais voilà, il manquait à Tom quelques centimètres pour être à la bonne taille et profiter des éléments autour de lui. Mais ses yeux ne voyaient que ce qu'il y avait au ras du sol, comme les fourmis, les champignons, en fait tout ce qui était minuscule.

— Qu'à cela ne tienne, se dit-il un jour de rage, j'ai trouvé la bonne idée ; je sais comment faire pour arrêter ce cruel problème.

Tom décida de rentrer chez lui, il était malheureux.

Il passa devant une boutique de chaussures et là miracle il y avait une paire de basket à semelles compensées, il l'essaya et là il prit tout de suite 10 centimètres.

Il était aux anges, le voilà grandit.

Il peut enfin admirer tout ce qu'il y a autour de lui.

Tom parcourut jusqu'à la forêt et là il put enfin profiter de toute cette beauté.

Magali

Brunehilde

Cette jolie petite ville flamande était depuis toujours animée et prospère.

Mais, aujourd'hui l'air était lourd et silencieux, troublé par des gémissements et des pleurs. On entendait aussi le pas des chevaux fatigués qui tiraient des chariots remplis de morts sur les pavés mouillés et parfois le rire incongru d'un enfant innocent qui fusait d'on ne sait où.

La Grande Peste était rentrée dans la cité.

Brunehilde vaquait à ses occupations dans sa mesure nichée au flanc de la muraille d'enceinte. Des odeurs d'herbes médicinales, sauge, achillée, badiane embaumaient la pièce noircie par l'âtre. Elle les faisait pousser sur un petit lopin de terre non loin de chez elle.

Même les médecins venaient la voir pour mettre dans leur masque en bec d'oiseau des plantes qui les protégeraient des miasmes. Brunehilde était une guérisseuse, mais pas seulement, car elle avait été investie d'une mission bien peu commune...

Isabelle

La rencontre

Le Bosc-Bourg est un village de quatre cents habitants. À part l'église, et encore pas toujours, le café-tabac-épicerie est le seul endroit public ouvert le dimanche après midi. Jules, le vieil ouvrier agricole de la ferme du bas, y vient à vélo pour boire un verre, jouer aux dominos et surtout recueillir les derniers potins.

— Alors Jules, tu vas avoir de voisins ! Il paraît que quelqu'un va retaper la maison du père Caquelard.

— Oh ce n'est pas la première fois que quelqu'un s'intéresse à cette ruine, dit Jules. (2) Inhabitée depuis plus de dix ans, il pleut dedans, les vitres sont cassées et la porte défoncée. Il n'y a que la grange qui tient encore debout et bien sur l'herbage tout autour.

— Et Jeanne, ta patronne, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Je ne sais pas trop, dit Jules, elle bougonne après Benoît comme d'habitude.

— Le pauvre Benoît, dit un autre consommateur, toujours aux ordres de sa mère. Je me demande comment il a fait pour se marier avec Corinne, car entre la belle mère et la bru c'est plutôt tendu.

— Oui, dit un autre, quand elle parle de sa belle fille, elle dit la piqueuse.

— Elle a bientôt quatre-vingts ans, la Jeanne, et c'est pas maintenant qu'elle va changer.

Le sujet étant épuisé, car Jules n'en dit pas plus, on passe à autre chose.

Claude

Il s'appelait Roland

Écoutez cette histoire, je vais vous la conter. Au fond de ma mémoire, elle est toujours restée. C'était il y a bien longtemps, une cinquantaine d'années au moins. J'étais gamin. Nous habitions dans cette ville depuis 1969. À cette époque, il y avait des personnages extraordinaires, en tous cas aux yeux du petit gamin sensible que j'étais. Celui-là me fascinait vraiment.

Il arrivait en ville en début d'après-midi, les jours de marché, le jeudi et le dimanche. Le temps semblait s'arrêter. À cette heure la rue était vide de tout véhicule, seulement quelques traînards déambulant sur les trottoirs.

Il se dirigeait vers la place du marché, trahi par le couinement régulier de la roue de sa brouette. Par le bruit aussi, bien reconnaissable de ses gros souliers frappant le bitume. Il occupait toute la scène. Reconnaisable au premier coup d'œil, toujours habillé pareil. Le béret sur la tête, un foulard rouge autour du cou, il portait une chemise à carreaux sous une veste grise, un vieux pantalon rapiécé accroché à des bretelles sans âge. Finalement je le trouvais beau. Il avait belle allure ! En été comme en hiver, ses joues étaient plutôt rouges, rapport sans doute à la bouteille qui chambrailait au fond de sa musette. Il y avait aussi ce bout de mégot, moitié fumé, moitié chiqué aussi.

Il aimait je crois que je lui dise bonjour, bonjour Monsieur. Je dis ça parce qu'à chaque fois ses yeux s'éclairaient un peu, qu'il esquissait l'amorce d'un sourire et m'envoyait une sorte de clin d'œil accompagné d'un léger signe de tête. J'étais content !

Pour pousser sa brouette, il mettait tout son cœur. Le dimanche, il l'équipait même d'une espèce de rallonge articulée, fixée à l'avant. Je n'ai jamais revu ça depuis. Il pouvait alors commencer son ouvrage sur la place désertée. Vivant d'humilité, il se rendait utile auprès du cantonnier. Il ramassait tous les cartons laissés par les camelots. Il les découpait patiemment et les rangeait méticuleusement sur son outil de travail. En fait, il a peut-être inventé le tri sélectif ! Il fallait voir la hauteur du chargement ! Deux immenses châteaux de cartons, plus hauts que le bonhomme. Et ça tenait !

Il descendait alors la rue de la gare pour aller livrer son chargement précieux. IL paraît que Jarry, ferrailleur, récupérateur de tout, lui filait un petit billet en échange.

Pascal

La vie du château

Anne avait eu la précaution de passer à l'Office de tourisme acheter les billets pour éviter la queue à l'entrée, ces moments d'attente avaient l'art de lui gâcher une visite par avance. Comme toujours, Pierrot traînait à boire son café, à préparer son appareil photo et à obliger le chien à revenir dans la maison :

— Tu attends la dernière minute, s'était-elle plainte pour la centième fois, comme d'habitude ! Et maintenant, on poireaute dans les embouteillages. Toujours la même histoire : tu ne veux jamais m'écouter. Pourtant je t'ai prévenu je ne sais pas combien de fois. Si on nous refuse à la visite guidée parce qu'elle est commencée, tu vas m'entendre...

Pierrot, de son côté, ne se souciait guère du jour, de l'heure et de la visite. Il acceptait d'accompagner son épouse dans ses sorties culturelles, sans aucun attrait ni pour les pierres ni pour l'histoire. À vrai dire, les machins de naguère, les trucs d'autrefois, les rois gothiques dans des églises romanes, les vitraux qui décoraient les remparts lui donnaient le sentiment de retourner au collège. De temps à autre, une anecdote croustillante ou un portrait plus ou moins croquignolesque le distrayaient, mais le plus souvent, il confondait les siècles, mélangeait les styles et suivait des raccourcis hasardeux :

— Louis XIV, c'était au XIVe siècle ?

Quand Anne rapportait une pareille question à une copine, elle racontait aussi sa colère immédiate et sans bornes. Un malheur n'arrivant jamais seul, les colères d'Anne amusaient Pierrot !

— Tiens, gare-toi là. On va finir à pied. Au pas de course. Dépêche-toi. Allez, vite...

Aussitôt, le couple fila le long des trottoirs, franchit la voûte fraîche, présenta les billets qu'Anne tenait à la main comme de précieux sésames. Ils rejoignirent le groupe réuni à l'ombre d'un gros arbre, où le guide discutait avec des visiteurs, les questions à brûle-pourpoint semblaient plus jetées en vrac que consécutives à un exposé.

— Tu vois, glissa le mari essoufflé, si ça se trouve, on n'est même pas les derniers.

Jean-Patrick